

**CIHM  
Microfiche  
Series  
(Monographs)**

**ICMH  
Collection de  
microfiches  
(monographies)**



**Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques**

**© 1995**

## Technical and Bibliographic Notes / Notes technique et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming are checked below.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manquant
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / Le reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de  
la marge intérieure.
- Blank leaves added during restorations may appear  
within the text. Whenever possible, these have  
been omitted from filming / Il se peut que certaines  
pages ou planches ajoutées lors d'une restauration  
apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était  
possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger des modifications dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary material /  
Comprend du matériel supplémentaire
- Pages wholly or partially obscured by errata  
slips, tissues, etc., have been refilmed to  
ensure the best possible image / Les pages  
totalement ou partiellement obscurcies par un  
feuillelet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées  
à nouveau de façon à obtenir le meilleur  
image possible.
- Opposing pages with varying colouration or  
discolourations are filmed twice to ensure the  
best possible image / Les pages s'opposent  
ayant des colorations variables ou des décolorations  
sont filmées deux fois afin d'obtenir la  
meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X								

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

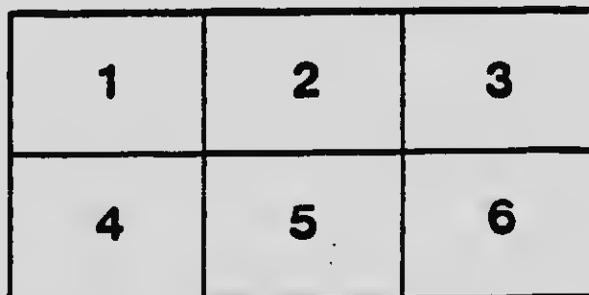
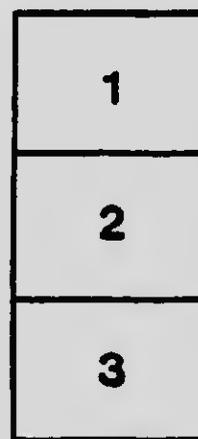
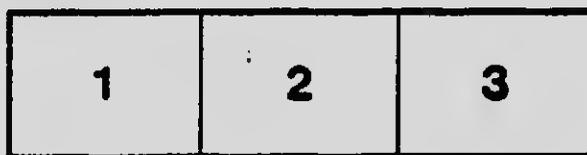
National Library of Canada

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol  $\rightarrow$  (meaning "CONTINUED"), or the symbol  $\nabla$  (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

Bibliothèque nationale du Canada

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

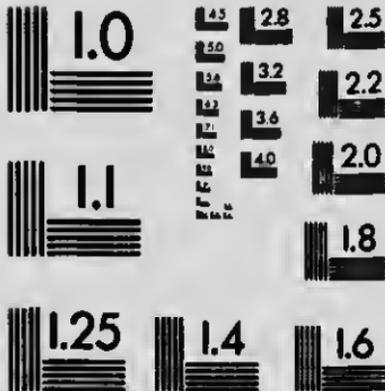
Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par la première page et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par la seconde page, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole  $\rightarrow$  signifie "A SUIVRE", le symbole  $\nabla$  signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.

**MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART**

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)



**APPLIED IMAGE Inc**

1853 East Main Street  
Rochester, New York 14609 USA  
(716) 482 - 0300 - Phone  
(716) 288 - 5989 - Fax

**Institut Canadien-Français**

**OTTAWA.**

---

**Réminiscences**

**PAR**

**PASCAL POIRIER**

**SENATEUR**

---

**OTTAWA.**

**A. BUREAU ET FRÈRES, IMPRIMEURS.**

---

**1908**



1-

**Institut Canadien - Français**

**D'OTTAWA.**

---

**Réminiscences**

**PAR**

**PASCAL POIRIER**

**SENATEUR**

---

**OTTAWA.**

**A. BUREAU ET FRÈRES, IMPRIMEURS.**

---

**1903**

A542

075

c. 2

~~xxx~~

1 -

# INSTITUT CANADIEN-FRANÇAIS D'OTTAWA

---

## Patron

SA GRANDEUR MONSIEUR DUHAMEL,  
Archevêque d'Ottawa.

---

## Président d'Honneur

LE TRÈS HONORABLE SIR WILFRID LAURIER,  
Premier Ministre du Canada.

---

## Bureau de direction pour 1908-09.

---

Président — A. T. GENEST, Ingénieur Civil.  
Vice-Président — FRANCIS J. AUDET,  
Secrétaire-Archiviste — J. M. LALONDE,  
Sec.-Corr. — BERNARDIN BOUTET,  
Trésorier. — J. E. MARION,  
Bibliothécaire. — J. A. CANTIN,  
Directeur dramatique M. le Chevalier F. R. E. CAMPEAU,  
Directeur musical. — A. M. LAFONTAINE,  
Directeur des Cours — G. MATTE,

## *Conseillers*

THÉO. VÉZINA, G. G. BARBEAU, J. C. MOTARD,



COMITÉS PERMANENTS  
DE  
L'INSTITUT CANADIEN-FRANÇAIS

1908-09

---

FINANCES

- M. J. E. MARION.  
" J. F. H. LAPERRIÈRE.  
" ALBERT CAMPEAU.

ENQUÊ

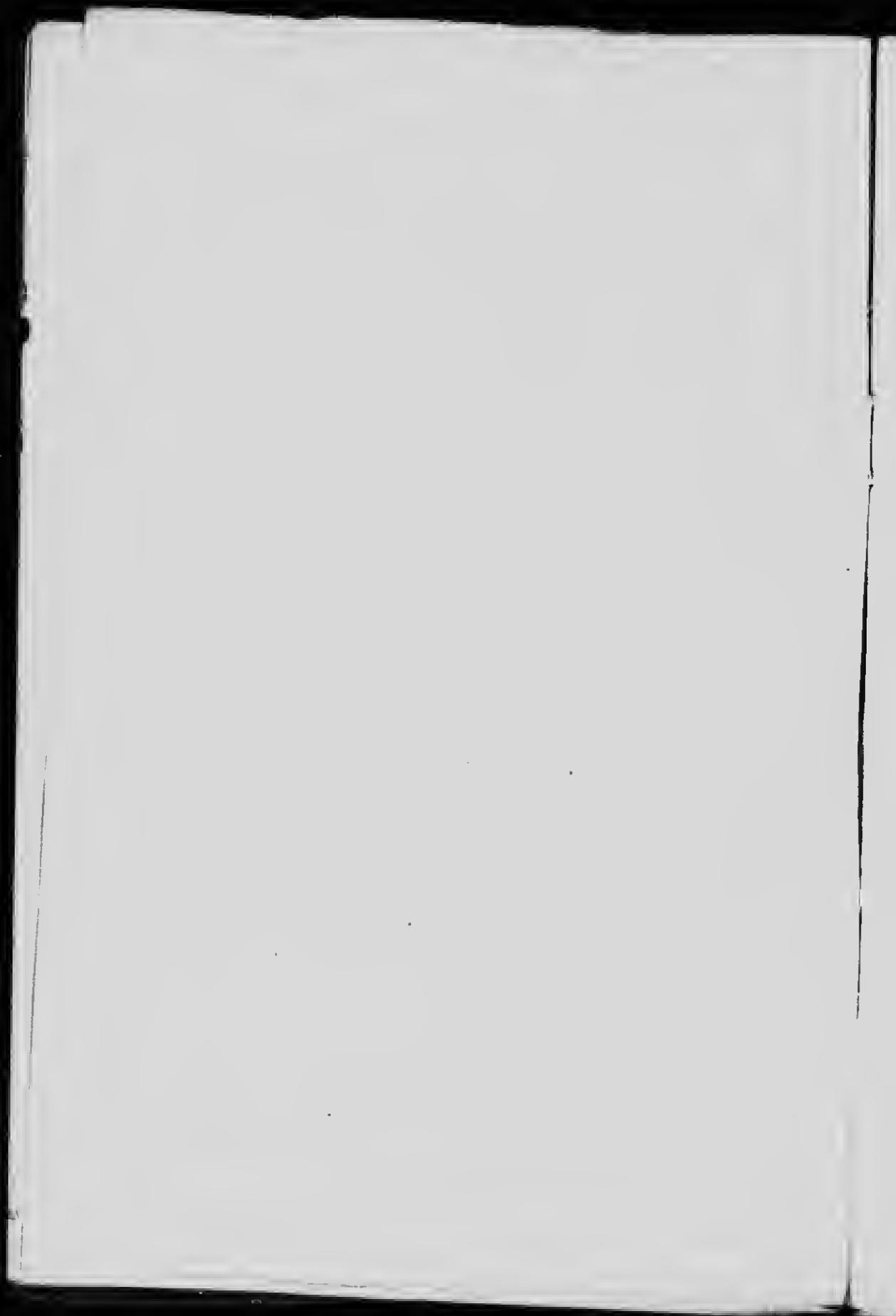
- M. le Chevalier F. R. E. CAMPEAU.  
" AUUSTE LEMIEUX. C. R.  
" PH. DESILETS.  
" A. A. LAPOINTE.

ÉCONOMIE INTERNE

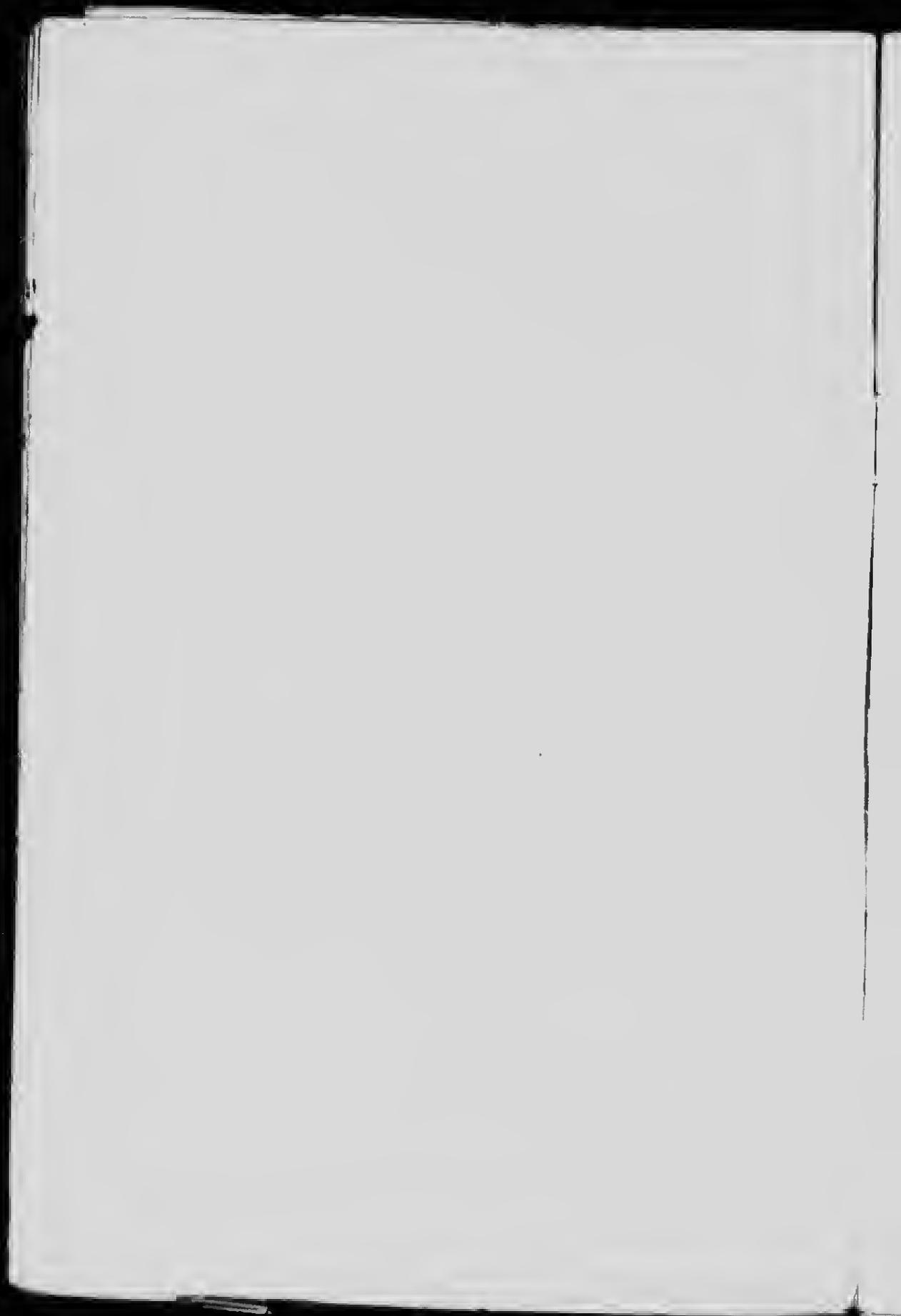
- M. THÉO. VÉZINA.  
" JOS. C. MOTARD.  
" HENRI DESSAINT.

*Auditeurs.*

J. B. SAINT-LAURENT et HENRI BANCE



REMINISCENCES.



## l'Institut Canadien-Français d'Ottawa.

### REMINISCENCES.

---

Plusieurs se sont étonnés, apparemment avec quelque raison, que la capitale du Canada, centre intellectuel presque autant que politique, et séjour permanent d'une élite de Canadiens-Français auxquels un dieu, tantôt conservateur et tantôt libéral, fait des loisirs, n'ait jamais eu de revue française.

Cette lacune est, paraît-il, à la veille de se combler, et c'est à l'Institut Canadien principalement qu'en reviendra l'honneur.

Ils sont nombreux et variés les services excellents que notre Institut a rendus à la population canadienne de la Capitale. Depuis sa fondation, en 1852, il a été de toutes nos luttes nationales. Pas un effort sérieux ne s'est fait pour la revendication ou le maintien de nos droits, à Ottawa, auquel il n'ait pris une large part. Dans toutes les batailles auxquelles nous nous sommes trouvés mêlés, on pouvait voir, aux premiers rangs, flotter son panache tricolore. Il s'est trouvé à nos défaites, quelque fois ; à nos succès, toujours.

Tous les ralliements des Canadiens de la Vallée de l'Ouataouais se préparaient, se murissaient, autrefois, à l'Institut. Tous leurs grands mouvements nationaux en sont partis.

Là s'est élaboré, en dehors de la politique militante, en autant que la chose est possible au Canada, discrètement, en petit comité, la candidature de la plupart de nos hommes publics, maires d'Ottawa (1) et députés. Joseph Tassé lui doit son mandat fédéral ; M. Belcourt l'adhésion de maint conservateurs indécis.

(1) Voici la liste des maires français d'Ottawa :— J. B. Turgeon, maire de la municipalité de By-Town, 1853, Eugène Martineau, 1872-1873 ; Dr. Pierre Saint-Jean, 1882-3 ; Olivier Durocher, 1892-93 ; Thomas Payment, 1899-1900. La chartre municipale de la ville date de 1855.

C'est que l'Institut d'Ottawa représente, personnifié le peuple; et qu'en dehors du peuple il n'y a guère ici-bas de forces humaines saines et durables. Quand les institutions de création violente ont fait leur temps et disparaissent dans le sang ou dans la boue, le peuple demeure.

Dans un pays libre, le peuple c'est le monde à l'état naturel.

Il y a quelqu'un, disait-on, au dix-huitième siècle, qui a plus d'esprit que Voltaire—c'est tout le monde. Il y a quelqu'un aussi, qui est plus avisé que le premier ministre; qui est plus grand législateur que Lycurgue; qui sait mieux que Platon quelle république lui convient; qui est meilleur patriote que Papineau; qui a plus de sagesse que Solomon; qui sait mieux vaincre que l'armée du roi de Prusse; qui est plus puissant que Napoléon; qui, à de certaines époques de l'histoire, quand la mesure des privilèges, des abus, des empiètements, des iniquités est remplie et déborde, sait faire demander merci aux superbes qui se mettaient au dessus des lois humaines; qui est, dans sa colère, plus redoutable et plus altéré de sang que les divinités vengeresses de l'antiquité païenne; qui, aux temps messianiques, s'est montré plus clairvoyant et plus humain que les Docteurs de la Synagogue; qui est, à la surface, plus mobile que le miroir des eaux et, au fond, plus permanent que les pyramides d'Egypte; c'est, quand il rentre dans la possession de ses libertés et de ses droits naturels, le peuple, tout le monde.

La population française de By-Town se trouvait, au milieu du siècle dernier, dans une situation assez difficile. Joe Montferrand n'était plus là pour la défendre contre les *Chêneurs*, les Irlandais et autres assonimeurs en goguette; les forts à bras de Sorel se faisaient de plus en plus rares, et les trois nationalités, anglaise, irlandaise et canadienne, qui se partagent aujourd'hui la capitale, commençaient, dès lors, à lutter pour la prépondérance. A l'occasion, Anglais et Irlandais, tout comme aujourd'hui, s'unissaient pour accabler les nôtres.

Pas plus en ce temps-là qu'en celui-ci, d'ailleurs, les prétextes ne manquaient. Celui qu'on trouva, en 1851, fut d'exclure les Canadiens-Français d'un cabinet de lecture que les citoyens venaient de fonder en commun.

L'Acte d'indemnité de 1849, qui rendait, quoique tardivement, justice aux Patriotes de 1837 et 1838, avait exaspéré messieurs les Anglais de l'Ontario.

Les Canadiens-Français de By-Town n'avaient en ce temps-là ni alliés, ni chefs. En revanche, ils avaient la Saint-Jean Baptiste, que Duvernay venait de fonder.

S'inspirant de la Saint-Jean Baptiste de Montréal, ils fondèrent l'Institut Canadien d'Ottawa.

L'Institut Canadien d'Ottawa est l'œuvre des nôtres, menacés et provoqués; c'est la pensée du peuple se revêtant d'une forme imposante; c'est Minerve sortant armée du cerveau et du cœur de la divinité protectrice des Canadiens-Français de l'Ontario.

Son premier président fut J. B. Turgeon. (1)

Les membres se composèrent d'abord de tout ce que By-Town comptait de Canadiens-Français. Plusieurs parmi eux savaient lire; quelques-uns pouvaient écrire.

(1) Voici, du mieux qu'il m'a été possible de la reconstituer, la liste des présidents de l'Institut Canadien, depuis sa fondation :

ANNÉE	NOMS	ANNÉE	NOMS
1852	J. B. Turgeon	1884-85	Dr L. C. Prévost.
1853	Dr J. C. Trottier de Beaubien	1885-86	F. R. E. Campeau, Revenu de l'Intérieur
1853	J. B. Turgeon		
1854	John Donassina	1886-87	F. R. L. Campeau, Revenu de l'Intérieur
1855	Dr L. C. Trottier de Beaubien		
1856	P. Comte	1887-88	S. Drapeau, décédé
1857-2 av.	Dr J. C. T. de Beaubien	1888-89	S. Drapeau, décédé
1857-8 oct.	J. B. Richer	1888-90	E. F. E. Roy, décédé
1858	Dr J. C. T. de Beaubien	1890-91	E. F. E. Roy décédé
1859	Dr Saint-Jean	1891-02	A. Gobeil, Travaux Publics
1860	Dr Kiel	1892-93	A. Gobeil, Travaux Publics
1861	P. Comte	1893-94	Edouard Aubé,
1862	Dr Saint-Jean	1893-94	Dr F. X. Valade, pour compléter le terme.
1863	Dr Kiel		
1864	Dr Saint-Jean	1894-95	Dr F. X. Valade
1865	J. B. Turgeon	1895-96	Dr F. X. Valade
1866	Dr Saint-Jean	1896-97	A. A. Taillon, Banquier
1868	J. W. Peachy	1897-98	F. R. E. Campeau Fonctionnaire public
1870	Stanislas Drapeau		
1871-2	Eugène Dorion, décédé	1898-99	S. Lelièvre, Conseil Privé
1872-73	Joseph Tassé, décédé	1899-1900	S. Lelièvre démissionne avant la fin de son terme
1874-75	Benjamin Sulte, Emp. Civil en retraite	1900-1901	T. G. Coursolles, pour compléter l'exercice
1875-76	Benjamin Sulte, Emp. Civil en retraite	1900-1901	B. Sulte
1876-77	Alph. Benoit, Milice et Déf.	1901-1902	A. Charron
1877-78	Alph. Benoit, Milice et Déf.	1902-03	A. Charron
1878-79	A. Laperrière, décédé	1903-04	A. Lemieux, Avocat
1879-80	A. Laperrière, décédé	1904-05	S. Genest, Employé Civil
1880-81	Pascal Poirier, Sénateur	1905-06	J. G. A. Barrette, fonctionnaire
1881-82	A. Lusignan, décédé	1907-08	Rodolphe Girard, Homme de lettres.
1882-83	L. A. Olivier, décédé		
1883-84	Dr L. C. Prévost.		

Quand vint le temps de donner un nom à la nouvelle institution, on l'appela LE CERCLE LITTÉRAIRE, sans nullement hésiter et sans demander aux sociétaires aucun brevet de maîtres es-lettres. Le président savait lire et écrire, cela suffisait pour les besoins du moment. Messieurs les Anglais auraient, tout seuls, leur Cabinet de Lecture, soit ; mais les Canadiens-Français auraient, eux, un *Cercle Littéraire* !

En quittant le Cabinet de Lecture, Turgeon avait dit à Powel et à ses autres amis anglais : le Cabinet de Lecture que nous allons fonder subsistera, lorsque le vôtre sera depuis longtemps oublié.

Suivons le *Cercle Littéraire* de 1852 dans ses avatars et dans ses déplacements successifs, et voyons jusqu'à quel point la prophétie de son premier président s'est réalisée.

Aussitôt la concorde rétablie entre les Anglais et les Français de la ville, le *Cercle Littéraire*, qui n'avait plus sa raison d'être... littéraire, devint l'Institut Canadien, qu'il est encore aujourd'hui.

Ici se place un incident qui montre combien précieuse était l'intention cordiale qui existait, à cette date, entre les deux nationalités principales qui constituaient le Canada-Uni, et combien mal fermées étaient encore les cicatrices laissées ouvertes par la rébellion de 1837-38.

Au greffe, on refusa d'enregistrer la charte : " Constitution et Règlements de l'Institut," parce qu'elle était rédigée en langue française. Pour leur forcer la main, il fallut l'intervention du grand patriote canadien-français, Sir Georges-Étienne Cartier.

Les premières réunions du nouvel Institut avaient lieu dans la maison des pompiers, depuis longtemps disparue, 515 rue Cumberland. Cette maison des pompiers manquait de... décors, sinon de pompe. On déménagea, quelque temps après, dans la salle du marché de la Basse-Ville. C'est là que furent jetés les fondements de la bibliothèque, et qu'un " Cabinet de Lecteurs " fut créé. Vrai cabinet de lecture, où les ouvriers, le peuple, venaient entendre la lecture des journaux de Montréal et de Québec, que leur faisaient Turgeon, Triolite et ceux d'entre les membres qui savaient lire.

De la salle du marché, l'Institut déménagea, au bout de la rue King, près de la rivière Rideau, dans un vaste bâtiment lequel, après avoir originellement servi de moulin quelconque, avait été converti en salle de manœuvre, puis en une maison d'école.

Et l'Institut prospérait toujours.

By-Town, de son côté, avait également subi de profondes transformations. Le village de 1852 s'était fait ville, en 1855, avec charte et constitution; et la ville elle-même allait devenir cité, en 1865, et prendre le nom d'Ottawa, pour être la capitale d'un grand empire futur.

A cause du trop grand éloignement, et aussi parce que le local ne convenait plus à la foule qui se portait de plus en plus nombreuse aux séances hebdomadaires, l'Institut, en 1859, fit retour à la salle du marché de la Baese-Ville, plus convenable et beaucoup plus centrale.

Il s'y fit de grandes choses, durant cette seconde station de la rue York. Le gouvernement d'Ontario, à la demande de M. Scott, aujourd'hui *leader* du Sénat, lui octroya une allocation annuelle de trois cents dollars, qui subsiste encore; l'empereur Napoléon III, sur les instances du R. P. Tabaret, fondateur et premier supérieur de l'Université d'Ottawa, lui fit présent d'une collection de livres illustrés, soixante et douze volumes, cadeau digne d'une Majesté Impériale; et la première gazette française publiée en Ontario, croyone-nous, le *Courrier d'Outaouais*, fut fondé sous ses auspices, en 1860.

C'est à cette époque, soit, en 1858, qu'Ottawa fut désigné pour devenir la capitale des Canada-Unis.

A la suite d'une incendie qui, en 1862, détruisit le mobilier, les archives et une partie de la bibliothèque, on déménagea de nouveau.

C'est rue Sussex, en face de l'évêché, que, cette fois-ci, on s'installa.

Jusqu'ici l'Institut avait été surtout à la peine; il allait être, pour quelque temps, à l'honneur.

Son séjour de la rue Sussex a été la période la plus féconde et, peut-être, la plus glorieuse de son existence. L'âme des Canadiens-Français s'était réfugiée dans ses murs. Qui était le premier à l'Institut, dans ce temps-là, était aussi le premier parmi les Canadiens-Français d'Ottawa.

La suite de l'histoire de notre belle institution nationale est connue des contemporains: la fondation du superbe édifice en pierre de la rue York, en 1876; sa destruction par un incendie, en 1887; une existence flottante et imprécise, après 1887; et, finalement, son installation ici dans le Monument National, un des plus beaux et des plus somptueux édifices de ce genre qui existent au Canada.

La bâtisse de la rue York dut son existence principalement aux efforts persévérants de feu Joseph Tassé. Celui-ci, à son tour, fut redevable de son élection à la Chambre des Communes, deux parlements durant, à la popularité que lui avait acquise son zèle pour l'Institut. Il en fut l'âme, jusqu'à son départ pour Montréal, où la mort l'a prématurément enlevé.

Comme presque toutes les institutions nationales canadiennes-françaises, à l'exception, toutes fois, de la Saint-Jean Baptiste, l'Institut Canadien d'Ottawa a été tenu sur les fonds baptisinaux par le clergé catholiques.

Mgr Guigues, premier évêque d'Ottawa, en fut le patron et le constant soutien. Son successeur, Mgr Duhamel, l'entoure d'une sollicitude non moins bienveillante et non moins éclairée.

Mgr Guigues avait de l'esprit, énormément d'esprit. Plusieurs qui s'y sont frottés s'en souviennent. Comme tous les hommes vraiment supérieurs, il ne trouvait pas mauvais que d'autres, à l'occasion, en eussent aussi et s'en servissent.

Un jour le directeur dramatique de l'Institut l'alla trouver pour avoir la permission de jouer une comédie dans laquelle il entraient des personnages féminins.

—Je ne puis pas vous autoriser à faire monter des femmes sur les planches de l'Institut, fut sa réponse.

—Mais des jeunes gens, des éphèbes, habillés en femmes ?

—Cela vous regarde. Quant à moi les seules robes qui nous conviennent sont des robes noires avec des boutons par devant, et bien boutonnées depuis le haut jusqu'au bas.

Avant de se retirer, M. Campeau, puisque je l'ai nommé, obtint que des femmes pourraient chanter dans des opérettes, attendu que, à cause de la voix, il est impossible de leur substituer des hommes, mais dans des opérettes seulement.

A quelque temps de là, le public fut invité à une séance opératique de l'Institut. L'évêque s'y rendit.

Au lever du rideau, un chœur composé de tous les figurants entonna—*En roulant ma boule roulant*; et la chanson fut suivie d'une délicieuse comédie de Labiche, avec force caractères féminins.

—Et l'opérette, hasarda Sa Grandeur, un peu intrigué.

—Attendez le deuxième acte, monseigneur, lui souffla le président.

Au deuxième acte, le même chœur enleva *O Carillon*, je te revois encore, et la comédie reprit son cours ?

Et c'est là votre opératte, demanda l'évêque au président ?

—Oui, Monssigneur; des parolss entremêlées de chant et de musique; uns partie chantée st l'autre jouée.

—Je crois bien que c'est moi qui suis joué, murmura l'évêque. Et souriant, de la meilleure grâce du monde, il resta jusqu'à la fin ds la comédie.

Une incident joliment du même genre, dont Mgr Duhamel fut le héros très spirituel, mais que j'hésite à rapporter, quoiqu'ce ns fut pas l'évêque, cette fois-ci, qui fut joué, perinet, dspuis uns vingtaine d'années, à la direction de rsprésenter drames st comedies sur la scène ds l'Institut, ou plutôt le toléra. C'est ce qui nous vaudra l'avantags, tout à l'heure, d'assister à uns premiers, œuvrs de M. Girard, notre Président.

Le théâtre, sous tous ses aspects divers, à toujours fleuri, à notre Institut. Ottawa peut se vanter, dspuis qu'il est dsvenu ls siègs du gouvernement fédéral, d'avoir constamment possédé ds très excellents artistes, avec ds non moins excellents imprasarios. Anglais et Français ont rivalisé dans l'art ds Melpomène st ds Thalie.

Les autsurs dramatiques, non plus, n'ont pas fait défaut.

Parmi ces derniers brills au prmier rang Augustin Laperriers, ls bon, ls brave Laperrière. Pour ne pas être destinée, peut-être, à pénétrer chez uns postérité très reculés, son œuvrs dramatique n'en a pas moins eu son heurs de célébrité locaux.

C'était à l'époque où il n'était pas encore permis de faire figurer des fsmms sur ls théâtre ds l'Institut. Le public demandait des représentations dramatiques; et les grands comédiens, Chatsauvert, Olivier, Filion, Campsau, Jules Lefebvre, voulaient des piècss, mais non pas des pièces de collègs, dont ls rspertoire, d'ailleurs, était épuisé. Pour contenter à la fois et ls public et les comédiens, Laperriers trouva une idés géniaux, ce fut ds rstoucher les pièces en vogus sur la scène français et d'en ôter les psrsonnages féminins. Cetts opération, où il excellait, lui valut ls nom d'ôteur dramatique.

Un soir qu'on représntait uns pièce en vogue, les *Pauvres de Paris*, affranchie ds ees psrsonnags féminins, on put lirs à l'affiche-

## LES PAUVRES DE PARIS

*Drame en cinq actes*

MIS EN PIÈCES PAR M. AUGUSTIN LAPERRIÈRE

Il y eut foule, ce soir-là, à l'Institut.

Pour confondre et faire taire les mauvais plaisants, Laperrière songea à composer un drame de son cru, une pièce canadienne, fleurant le terroir. Il fit la *Caverne de Wakefield*.

À la représentation, quand l'acteur chargé du rôle principal, Falardeau, dût pénétrer dans la caverne, il arriva que, soit que l'ouverture fut trop petite, ou que Falardeau fut trop gros, il resta arrêté à mi-chemin, sans pouvoir ni remonter, ni descendre.

Il finit, cependant, par passer. Mais comme il lui fut impossible de remonter par le même chemin, la pièce se termina sous terre. Ce fut un des plus éclatants succès dramatiques dont Ottawa se souvienne.

Les pièces à succès de l'Institut n'étaient pas seulement celles qu'on représentait sur la scène. Il y en eut d'improvisées, aux séances hebdomadaires du jeudi, qui mériteraient autant que les autres de passer à la postérité.

Les séances hebdomadaires terminées, c'était, au foyer, je veux dire à la salle commune, l'heure des bons mots, des anecdotes, des histoires. Parmi les conteurs, Oscar Macdonald, le sympathique et spirituel fondateur du CANADA, que nous, ses amis, regrettons toujours, brillait au premier rang. Il avait une verve plutôt caustique, quoique sans mauvaieseté, qui, le plus souvent emportait le morceau. Les victimes de ses bons mots malicieux étaient invariablement choisis parmi ses meilleurs amis.

Un soir qu'il racontait une histoire bien drôlatique, il s'aperçut que ses auditeurs se dérobaient, l'un après l'autre, et passaient dans la salle voisine. Bientôt il n'en resta plus qu'un, Napoléon Boulay.

Il le saisit au collet.

—Tu vas rester ici à m'écouter, toi, au moins, mon m. . . . isérable, et tu m'entendras jusqu'au bout.

Et tenant sa victime d'une main, et de l'autre gesticulant, il termina l'anecdote commencée.

Les rieurs, cette fois-là encore, furent de son côté.

Les rieurs étaient invariablement du côté de Campeau et de Chateaubert—Chateau, comme nous l'appelions—quand ils

inprovisaient quelques unes de leurs inénarrables fantaisies. Au nombre de celles-ci était la préface *obligato* dont se terminaient nos soupers intimes et nos réunions d'amis. Cette préface, chantée sur l'air liturgique, mais avec un refrain français, consistait à dire son fait à chacun des convives, dans un latin de cuisine à mettre les marmitons dehors; mais, en même temps, assez limpide pour être compris par tout le monde.

Ce que personne n'eut osé dire en français, Campeau aidé de l'acolyte Chateauvert, ou l'a' auvert escorté par Campeau, le chantait aux convives, en lat. . Personne n'était épargné. Mousseau, Secrétaire d'Etat, se trouvant, un soir, à l'une de nos réunions, se fit dire, ou plutôt chanter, en latin, tout ce que les employés de son ministère avaient de griefs à lui reprocher, et, en même temps, ce qu'ils attendaient d'augmentations de lui. Peu de temps après, le ministre s'exécuta de bonne grâce.

L'Institut Canadien a donné naissance à plusieurs usages, qui sont devenus des institutions de premier ordre, à Ottawa, entre autres, la fête aux huîtres.

Inaugurée vers 1870, cette fête subsiste encore, sans que la rareté extrême du bivalve et la hausse du prix semblent diminuer aucunement le nombre de ceux qui se pressent, chaque année, à ces agapes ultra-fraternelles.

La fête aux huîtres est aux Canadiens-Français d'Ottawa ce qu'est le dîner du Lord Maire aux Anglais de Londres—une affaire nationale et internationale. L'*internationalisme* consiste en ce que ministres fédéraux, sommités civiques, présidents des sociétés sœurs, étrangers de marque, de passage à Ottawa, y sont invités et s'y rendent.

Tout comme à Londres, on y boit et l'on y mange. Mais des huîtres comme les malpèques, les caraquettes et les bouctouches, je dirai avec la chanson: "Ils n'en ont pas en Angleterre."

Tout comme à Londres on y fait des discours; mais, par exemple, bien mieux que chez le Lord Maire, on s'y amuse.

J'en sais quelque chose, puisque, aussi bien, j'étais Lord Maire, en 1881.

Ceci m'amène, et il y a longtemps que je cherchais un biais pour y arriver, à rappeler que moi aussi j'ai été président de l'Institut Canadien-Français d'Ottawa, et me fournit l'occasion, à la manière des grands conteurs classiques, Enée chez la veuve Didon, par exemple, de raconter mon épopée.

*Infandum, regina, jubes renovare dolorem.*

Trois était tombé; en d'autres termes, l'Institut n'était plus . . . . sur la rue Sussex; mais avait, depuis cinq ans, démenagé dans le magnifique édifice de la rue York.

Comme il arrive souvent, à l'enthousiasme qu'on avait vu, quelques années auparavant, lorsque nous étions pauvrement logés, secouer la population canadienne jusqu'à lui faire opérer de grandes choses, avait succédé une indifférence, une apathie presque universelle, maintenant que nous avions pignon sur vue et que nous logions dans un hôtel somptueux.

Personne n'allait plus guère à l'Institut, excepté la vieille garde.

Plusieurs causes avaient contribué à en éloigner le public.

D'abord la politique s'était glissée par la porte d'à côté. Les libéraux boudaient sous la tente d'Achille.

Ensuite, il s'était fait un triage—nous sommes au temps où les Castors tenaient encore les clefs du paradis—entre les bons et les méchants; entre les citoyens bien pensants et les autres.

Étaient citoyens bien pensants, tous ceux qui pensaient comme la classe bien pensante. C'est lucide ce dogme-là, comme vous voyez. Les méchants, c'étaient ceux qui ne faisaient pas œuvre de castors—on les appelait aussi les mauvais catholiques. Ceux-là étaient condamnés aux ténèbres extérieures.

M'étant, un jour, oublié au point de dire tout haut, à propos d'écoles secondaires, que je n'estimais pas un ecclésiastique plus propre à enseigner à nos enfants les sciences et les lettres, si elles lui sont étrangères, et s'il est, au surplus, dépourvu de pédagogie, qu'un laïque à professer la théologie dans un grand séminaire, s'il en ignore le premier mot, on m'avait, quoique conservateur, c'est-à-dire orthodoxe et bon catholique, changé de classe. J'avais cessé d'être un citoyen bien pensant.

Celui-là, avait-on décrété en me désignant, ne sera jamais président de l'Institut.

Mélancoliquement je me résignais à mon sort rigoureux.

À quelque temps de là Tassé vint me trouver.

—Poirier, me dit-il, il faut que tu sois président de l'Institut.

—Jamaie, lui dis-je, sentant le poids lourd de mon indignité.

Il m'avoua qu'à cause de la désertion de plus en plus grande du public, l'Institut s'en allait . . . . à rien; et, ce qui

était plus grave, se trouvait dans un sérieux embarras d'argent. Une commission d'hommes d'affaires—il y avait aussi à l'Institut, en ce temps-là, les orthodoxes en affaires—que le président avait chargé d'examiner les finances, avait fait rapport que rien ne pouvait désormais sauver l'Institut que la liquidation (Textuel). Les dettes s'élevaient, je crois, à près de six mille dollars.

Tassé m'expliqua qu'il serait désastreux pour le public, et surtout pour lui, que l'Institut tombât en ce moment-là. Personne ne voulait de la présidence. J'étais son ami, je l'avais toujours été, je pouvais bien faire cela pour lui, disais-je attacher mon nom à la chute de l'Institut.

La perspective n'était pas brillante. Mais la vanité, la pensée que j'allais devenir président de quelque chose aidant, j'acceptai. Sans enthousiasme et à deux conditions, toutes fois; c'est que sur les treize membres dont se composait le Conseil de direction, j'aurais le choix de sept; et que je pourrais inviter les méchants, les Canadiens mal-pensants, à faire retour à l'Institut.

J'eus carte blanche; on m'accorda tout ce que je demandai, comme à quelqu'un qui va mourir.

Donc, pour reprendre ma narration où je l'ai laissée, nous nous trouvions, à l'automne de 1881, autant de convives qu'en pouvait contenir la salle du festin de l'Institut, attablée devant des pyramides de bouctouches et de malpèque.

Comme l'assistance était non seulement nombreuse, mais choisie, je jubilaie, j'exultais. L'encens des grandeurs me montait capiteusement à la tête.

Malheureusement pour moi, mes meilleurs amis—cette gente est sans pitié—étaient aussi de la fête.

Le discours de Chapleau terminée, Sulte fut appelé à chanter. On savait qu'il avait composé une pièce de vers pour la circonstance.

Voici, à titre d'échantillon, le premier couplet de cette chanson, à laquelle on fit les honneurs du rappel. Elle avait pour titre: *Notre Président*.

Il eet du paye  
Du pays des huitres,  
C'eet là, mee amis,  
Le plus beau d'ees titree.

Et cela se continuait six couplets durant.

L'étiquette exige, quand on est chez soi, qu'on trouve ces horreurs-là spirituelles, fussent-elles totalement idiotes, si on ne veut pas passer, aux yeux des convives et de ses amis, pour un manant. Je feignis de trouver la chose plaieante. J'en fis même quelques mots, que j'estimai assez heureux.

Christin, un autre de mee amis, croyant sans doute que tout cela me faisait réellement plaisir, se retira et revint, à la fin du souper, avec six autres couplets s'adaptant à un air connu, qu'il chanta d'o ea voix de Stentor—

3e COUPLET

Chacun fit ce qu'il savait faire :  
Monsieur Chabot fit un discours ;  
Pinard a bien voulu se taire,  
Et Poirier fit des calembourgs.  
L'esprit que celui récite  
A sa source dans un carton ;  
Et les calembourgs qu'il débite  
Nous font douter de sa raison.

A toute chose il faut une mesure ; tout vase a des limites à sa capacité.

J'avais été, il me semble, héroïque. Je devins bientôt pusillanime—un roseau m'abattit—voici à quelle occasion.

M. Eélangier, cette année-là, publia un volume de poésies intitulé *Mes Vers*.

Toutee nos gloires nationales y sont chantées. Une pièce me fut naturellement dédiée, en ma qualité de Président de l'Institut Canadien-Français d'Ottawa. Voici comme elle commence.—

Mon cher Président,  
Soue ta présidence,  
L'Institut attend  
Des jours d'abondance ;  
Bon ! Bon !  
La faridondaine,  
Gaie ! gaie !  
La faridondé

Des jours d'abondance ! . . .

Nous faisons précisément, à ce moment-là, des efforts surhumains pour parer à la banqueroute.

Le lundi après que la recueil de M. Bélauger eut paru, je reçus par la malle un dessin représentant une corne d'abondance, tenue par quelqu'un qui me "ressemblait comme un frère." Au bas de la caricature se lisait le couplet que je viens de citer.

Le lundi suivant, nouveau dessin, nouveau couplet. Chaque lundi que le bon Dieu ramenait m'apportait une strophe nouvelle du poème de M. Bélauger, avec une caricature nouvelle. Cela dura autant de lundis que la pièce à mou adresse a de couplets, deux ou trois mois.

Je n'y tins plus; d'autant que mes tortionnaires m'étaient tout à fait inconnus, et que, dans le tas de mes amis, je n'osais en désigner aucun, de peur de me tromper, quoique je les soupçonnasse tous.

Si je rapporte ces incidents intimes et personnels, ce n'est pas précisément pour me vanter: mais pour montrer à la génération présente ce qu'était l'Institut Canadien en 1881.

Lusignan, qui me suivit, et Olivier, et le Dr Provost, et les autres présidents de cette période là, n'eurent pas la partie plus belle; excepté que durant l'année de présidence de Lusignan (lui aussi n'en fit qu'une seule) l'Institut fut véritablement un cercle littéraire, et que sous les deux années de Prévost, ce fut le rendez-vous de tout ce que la capitale comptait de "beaux esprits."

L'événement particulier le plus considérable qui se soit passé à l'Institut et, sans contredit, le Cours d'histoire que fit Benjamin Sulte, durant l'hiver de 1882, et qu'il a publié ensuite sous le titre de *Histoire des Canadiens-Français*.

Sulte racontant, chantant l'épopée canadienne de l'ancien régime, est l'un des causeurs les plus puissants—rien du rhéteur ni du déclamateur, chez lui—qu'il m'a été donné d'entendre. Le tout Ottawa remplissait la salle de l'Institut, les jours de son cours d'histoire.

C'est à l'Institut que la jeunesse canadienne d'Ottawa, appartenant à la génération qui précéda celle-ci, est redevable de la fondation, en 1873, du Club des Débats, école d'élocution où se sont formés et d'où sont sortis plusieurs des premiers orateurs et des plus utiles citoyens de la capitale. Nommons Eventurel, Tassé, les deux Olivier, le Dr Valade, Edouard Beauset, Oscar MacDonald, Gobeil, Charles et Louis Tché, Globenski, Marier, Pigeon, Tetu, Dionne, pour n'effleurer que le dessus de la corbeille.

Elles ont positivement épiques les luttes parlementaires qui se sont livrées pour la possession et la retention du pouvoir, ministériel au *Club des débats* ; car c'était une institution strictement parlementaire, avec un premier ministre et son cabinet d'un côté ; un chef d'opposition et ses partisans, de l'autre, et un orateur tranchant tant soit peu de l'autocrate.

Toutes les ressources, sauf l'argent, dont un gouvernement régulier et malhonnête sait disposer pour se maintenir au pouvoir, furent mises à contribution, au *Club des débats*.

On allait solliciter des recrues par tous les quartiers de la ville, en faveur de l'un ou de l'autre parti, tout comme on sollicite des votes à une élection politique. Les consciences étaient tiraillées sans merci. Tel chef de cabinet n'hésitait pas, pour détacher un membre influent du parti opposé, à faire miroiter à ses yeux les étincellements d'un portefeuille ministériel. Tel, un gouvernement fédéral ou provincial.

*Facilis descensus averni.* Quand le Club fut dénoncé du haut de la chaire et finalement éupprimé, vers 1878, plusieurs de ses membres étaient mûrs pour la politique. A preuve, c'est que le dernier ministère s'était maintenu, trois mois durant au pouvoir, avec une minorité de votants pour l'appuyer.

Un fait que plusieurs ignorent et qu'il vaudrait la peine de rappeler, c'est que l'idée première de la *Société Royale du Canada*, fondée ensuite par Lord Lorne, a germé à l'Institut canadien d'Ottawa.

En 1877, à l'occasion du 25<sup>e</sup> anniversaire de la fondation de l'Institut, J. C. Taché, Joseph Tassé, Benjamin Sulte, Alphonse Benoit et quelques autres littérateurs de la capitale, fondèrent la *Société Littéraire du Canada*. Le but de cette société était de grouper tout ce que le Canada comptait de écrivains de marque et de les mettre périodiquement en rapport les uns avec les autres, les réunions annuelles devant avoir lieu, à tour de rôle, dans l'une des grandes villes du *Dominion*.

La première réunion se tint à Ottawa. S'y rencontrèrent, ou en tous cas y furent invités, Chauveau, Buis, Legendre, Bourrassa, Faucher de Saint-Maurice, l'abbé Casgrain, Poisson, Néré Beauchemin, Frechette, Eventuel, Donnelly, Marchand, DeCelles, Prud'homme, Nantel, Routhier, Provencher, Oscar Dun, Dansereau, Bellemare, David, Tremblay, Tarte, Tardivel, Gagnon, Gelinat, Levasseur, Prendergast, Chouinard, sans compter le contingent assez considérable fourni par Ottawa et les invités de langue anglaise. Chauveau présida la réunion.

Il serait assez difficile, malgré les progrès que nous faisons, paraît-il, dans les lettres, les sciences, et les beaux-arts, de rassembler, aujourd'hui, plus de talents incontestés, de former un groupe de Canadiens-Français plus brillant, que celui qui se réunit à l'Institut Canadien d'Ottawa, en 1877.

Le gouverneur général, frappé de l'éclat des lettres françaises au Canada, s'aboucha avec Faucher de Saint-Maurice ; et, avec le concours du gouvernement, fonda la *Société Royale du Canada*, sur le modèle ébauché de la *Société Littéraire* de l'Institut-Canadien.

Et, désormais, le nom de Lord Lorne sera porté sur les ailes des lettres Canadiennes, aussi longtemps que la langue anglaise retentira dans l'enceinte du Parlement Fédéral, et que le doux parler de France, sera enseigné dans les écoles de la Province de Québec, c'est-à-dire aussi longtemps que durera le monde.

Ce que Lord Lorne a fait pour les lettres et les sciences, Lord Grey est en voie de le faire pour la musique et le théâtre. Les noms des deux nobles Lords iront ensemble à la postérité, à côté de celui de Richelieu, fondateur de l'Académie française.

Où en est aujourd'hui notre Institut Canadien ? Assurément il n'est pas mort, puisque, après plus d'un demi siècle de fécondité, il retrouve encore assez de vigueur pour lancer la première revue française publiée en Ontario.

Mais il passe assurément à travers une crise dangereuse. Que ceux à qui ses destinées sont aujourd'hui confiées me permettent de leur appeler que l'Institut a été fondé par les Canadiens-Français d'Ottawa pour les Canadiens-Français d'Ottawa ; et que, s'il était bien démontré que l'intérêt des notes demande, par exemple, que le *Monument National* et l'Institut Canadien, qui, divisés s'affaiblissent mutuellement, en arrivent au plus vite à une entente cordiale, peut-être serait-il non seulement de l'intérêt, mais du devoir des sociétaires de l'une et l'autre institution de se fusionner, afin de former ensemble la plus utile et la plus forte organisation nationale qui soit vue à Ottawa.

PASCAL POIRIER,

(Ancien Président de l'Institut.)

